

9

**MONSIEUR**  
**DE LA JOBARDIÈRE,**

ou

**LA RÉVOLUTION IMPROMPTU,**

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR **MM. DUMERSAN ET DUPIN.**

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE  
DES VARIÉTÉS, LE JEUDI 19 AOUT 1830.

—•—  
Prix: 1 fr. 50 c.  
—•—

**PARIS.**

**CHEZ J.-N. BARBA,**

**PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, CÔTÉ DU THÉÂTRE-FRANÇAIS.**

1830.

---

## PERSONNAGES.

Le marquis DE LA JOBARDIÈRE.  
La marquise DE LA JOBARDIÈRE.  
AMÉLIE leur fille.  
EUGÈNE DE SURVILLE, étudiant en  
droit.  
BOURGEOIS, médecin et capitaine de  
la garde nationale.  
DESGRÈS, paveur.  
ROBERT son fils, frotteur.  
JUSTINE, femme de chambre d'Amélie.

## ACTEURS.

M. CLÉMENT.  
M<sup>me</sup>. VAUTRIN.  
M<sup>lle</sup>. MANTO.  
MM. SAINT-ANGE.  
DAUDEL.  
LEFÈVRE.  
LHÉRIC.  
M<sup>me</sup>. HERFORT.



La scène est au Marais, à Paris.

---

IMPRIMERIE DE E. BOUVERE,  
rue de Verneuil, n. 4.

# MONSIEUR DE LA JOBARDIÈRE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon donnant sur un jardin.

## SCÈNE I.

JUSTINE, AMÉLIE, arrivant l'une d'un côté, l'autre  
de l'autre (1).

AMÉLIE.

Ah! ma pauvre Justine!

JUSTINE.

Ah! mademoiselle Amélie!

AMÉLIE.

En as-tu des nouvelles?

JUSTINE.

Mon dieu non!

AMÉLIE.

Que je suis inquiète!

JUSTINE.

Et moi, donc!

AMÉLIE.

Trois jours sans entendre parler d'Eugène!

JUSTINE.

Trois jours sans savoir ce qu'est devenu Robert!

AMÉLIE.

Il se sera exposé, j'en suis sûre!

JUSTINE.

Il se sera battu comme un diable.

AMÉLIE.

En me quittant, mardi dernier, il avait tant de chagrin.

(1) Les personnages sont en tête de chaque scène comme ils doivent être placés au théâtre.

du refus de mon père, qu'il me dit en partant : Je ne puis être heureux, je ne tiens plus à la vie ; mais au moins je la perdrai glorieusement.

JUSTINE.

Et mon pauvre Robert, donc !

AIR : Le soir après pénible ouvrage.

Je ne sais pas la politique,  
 Mais Robert raisonne si bien  
 Quand sur le journal il s'explique,  
 Que son sentiment est le mien.  
 Ah ! disait-il, dans l'ardeur qui me presse,  
 Je dois combattre avec honneur  
 Pour la liberté de la presse,  
 Puisque mon frère est imprimeur.

AMÉLIE.

Au milieu du mouvement extraordinaire qui a agité Paris, je ne conçois pas le sommeil de mon père et de ma mère.

JUSTINE.

Il est vrai qu'il est singulier !... Un sommeil de soixante et douze heures. En vérité, j'aurais cru que monsieur et madame de la Jobardière, vos respectables parens, étaient morts, si je ne les avais entendus ronfler presque aussi fort que le canon.

AMÉLIE.

Heureusement que monsieur Bourgeois, notre médecin, m'avait prévenue de ne pas avoir d'inquiétude.

JUSTINE.

Il leur aura joué un tour de son métier. C'est un bon garçon ; je l'aime, moi, monsieur Bourgeois ! Pour un médecin, il est gai, bon vivant !

AMÉLIE.

Il est fort aimable... Et puis, c'est l'intime ami d'Eugène...

JUSTINE.

Il encourage vos amours.

AMÉLIE.

Mais mon père est inflexible. C'est un homme qui n'a aucune idée nouvelle, qui rêve continuellement le retour de l'ancien ordre de choses, qui ne comprend pas que l'esprit humain puisse faire des progrès...

JUSTINE.

Parce que le sien ne peut pas en faire.

AMÉLIE.

Il refuse de donner ma main à Eugène, parce qu'il est étudiant en droit...

JUSTINE.

Et que votre père n'a jamais fait aucune étude.

AMÉLIE.

Cependant Eugène a servi; il était lieutenant lorsqu'il a été obligé de quitter son régiment.

JUSTINE.

Je sais... à cause de son opinion.

AMÉLIE.

Elle était honorable.

JUSTINE.

Vous aimez monsieur Eugène comme j'aime Robert.

## SCÈNE II.

JUSTINE, EUGÈNE, AMÉLIE.

AMÉLIE, voyant arriver Eugène.

Le voilà !...

JUSTINE, vivement.

Robert ?

AMÉLIE.

Eh non !... Eugène !...

EUGÈNE.

Ma chère Amélie !...

AMÉLIE.

Que j'étais inquiète de vous !

EUGÈNE, galement.

Bah !... Je n'ai presque rien risqué !... Quand on a tant de camarades, ça va tout seul. Et puis, on avait tant de bonne volonté !... Ma parole d'honneur ! je n'ai jamais rien vu de pareil.

AMÉLIE.

Et ça ne se reverra pas de sitôt.

JUSTINE.

Et Robert ?...

EUGÈNE.

Robert ?... Le frotteur ?...

JUSTINE.

Oui... Qui vient ici deux fois par semaine.

EUGÈNE.

Il ne m'a pas quitté, et je te réponds qu'il s'est bien conduit.

JUSTINE.

Et il est bien portant?...

EUGÈNE.

Comme la dernière fois que vous l'avez vu.

JUSTINE.

Me voilà tout-à fait rassurée.

AMÉLIE, à Eugène, avec inquiétude et sentiment.

Eugène, est-ce fini?

EUGÈNE.

A peu près !... On ne sait pas encore positivement à qui sera confié le poste glorieux qui reste vacant, mais on parle déjà de quelqu'un qui remplirait parfaitement la place !

AMÉLIE.

Qui donc?...

EUGÈNE.

Air : Traitant l'amour sans pitié.

C'est quelqu'un d'un très grand nom,  
 Qui, malgré son opulence,  
 Parmi nous sans défiance,  
 Vivait sans ambition...  
 Il possède une famille  
 Nombreuse et vraiment gentille;  
 Par ses qualités il brille,  
 On peut le vanter tout haut.  
 De notre sang économe,  
 Enfin c'est un honnête homme.

JUSTINE, vivement.

Ah! c'est l'homme qu'il nous faut.

TOUS.

Oui, c'est l'homme qu'il nous faut.

EUGÈNE.

Oui, ma chère Amélie, l'avenir le plus beau se prépare pour la France, et la liberté la plus douce va régner sur nous.

AMÉLIE.

Eugène! croyez que je partage votre enthousiasme!

JUSTINE.

Et moi donc!... oh! la liberté!

## AMÉLIE.

## Air de Louise.

La France est aussi ma patrie,  
 Ses succès font battre mon cœur ;  
 Mais pour rendre heureuse ma vie,  
 Le ciel me doit une faveur.  
 Par un regard, par un sourire,  
 J'ai la liberté de charmer,  
 Et maintenant moi je désire  
 La liberté de vous aimer.

## EUGÈNE.

## Même air.

Sans frayeur je livre mon ame  
 A l'espoir qui vient me ravir ;  
 Rien ne peut éteindre ma flamme,  
 Je suis libre de vous chérir.  
 L'amour auquel je m'abandonne  
 Pour vous me ferait tout braver :  
 Mais j'attends que l'hymen me donne  
 La liberté de le prouver.

JUSTINE, qui a été écouter à la porte de M. de la Jobardière et à celle de madame de la Jobardière.

M. et madame de la Jobardière sont réveillés chacun de leur côté!..

EUGÈNE, vivement à Amélie.

Votre père m'a défendu de me présenter devant lui... évitons de le mettre en colère... Mais aujourd'hui que tout est changé, il aura peut-être d'autres idées.

JUSTINE, vivement.

Vous vous direz tout cela autre part qu'ici... Ne troublons pas le plaisir de leur réveil!

(Ils sortent en silence par le fond, M. et madame de la Jobardière ouvrent chacun leur porte.)

## SCENE III.

M. DE LA JOBARDIÈRE, *arrivant de droite*, ET MADAME DE LA JOBARDIÈRE, *de gauche, l'un en robe de chambre, l'autre en pet en l'air.*

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Il me semble que j'ai dormi bien long-temps.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Je crois que je me lève un peu tard.

M. DE LA JOBARDIÈRE:

Ah ! voici ma femme.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Ah ! voilà mon mari.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Je vous trouve, madame de la Jobardière,

« Dans le simple appareil

« D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil. »

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Vous vous présentez à moi, M. de la Jobardière, dans un négligé galant qui sent son homme de cour.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Comment avez-vous passé la nuit, mignonne ?

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

J'ai été fort agitée.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Quelle sympathie ! Quoique séparé de vous, comme le bel usage l'exige, je n'ai fait que remuer toute la nuit dans mon lit.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

J'ai fait des rêves singuliers.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Moi aussi : vous vous rappelez que nous avons lu ensemble les fameuses ordonnances.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Oui, nous nous sommes endormis dessus.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Eh bien !

AIR : J'ai rêvé toute la nuit.

J'ai rêvé qu'à ce décret  
Le peuple se soumettait ;  
Que tout se rajeunissait :  
Ton maintien coquet,

Ton joli corset...  
Que j'avais tout retrouvé.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Ah! vous avez bien rêvé.

Quant à moi,

J'ai rêvé d'élections  
Et de destitutions.  
De la Charte l'on se moquait,  
On vous faisait préfet.  
Ce rêve m'enchantait:  
Deux baisers l'ont achevé.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Ah! vous avez bien rêvé.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Ah! ça, mon ami, vous m'avez promis de me dire les raisons pour lesquelles le jeune Eugène de Surville ne convient pas à notre Amélie?

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Vous savez, comme moi, qu'Eugène de Surville est un cadet de famille qui n'aura nulle fortune; attendu que l'on va représenter incessamment la loi sur le droit d'aînesse, et que cette fois-ci elle passera à l'unanimité.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

C'est juste.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Je veux un gendre militaire. Je ne donnerai pas ma fille à moins qu'à un capitaine.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Il faut soutenir l'honneur de notre maison.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Surtout dans un moment où tout va redevenir comme autrefois!

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Où les anciennes institutions vont reflourir.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Où les droits féodaux vont reprendre vigueur... Voyons donc ce que disent aujourd'hui mes journaux.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Les voilà sur cette table.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Qu'est-ce que c'est que celà ! *l'Indépendant ! le Patriote ! la Révolution !*... Est-ce que je rêve encore ?

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Aurions-nous rétrogradé, et serions-nous retournés à mil-sept-cent-quatre-vingt-dix.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

En vous regardant je ne le pense pas.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Et quel désordre ici ! Cet appartement n'est pas fait. Ho-là ! quelqu'un ! Saint-Jean...

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Julien, Lafleur ! Où sont donc ces marauds ?

( *Il sonne.* )

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE.

Ah ! c'est monsieur et madame ; vous voilà donc réveillés !

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Est-ce que nous avons dormi long-temps ?

JUSTINE.

Oh ! sûrement :

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Il ne s'agit pas de cela : où sont mes gens ?

JUSTINE.

Madame, ils sont tous sortis : Saint-Jean est allé à la Chambre des Députés.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Qu'est-ce que vous dites ? La Chambre est dissoute.

JUSTINE.

Julien n'est pas encore revenu de Rambouillet.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Quel diable de galimatias ! Et ce parquet, il a l'air de ne pas avoir été frotté de trois jours.

JUSTINE.

C'est que c'est vrai, monsieur ; Robert a eu bien autre chose à faire !

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Où est-il, ce petit drôle de Robert ?

## SCENE V.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE, M. DE LA JOBARDIÈRE, ROBERT, avec un bonnet de grenadier, et deux pistolets à sa ceinture attachés avec un mouchoir, JUSTINE.

ROBERT.

Qui est-ce qui parle de moi ? me voilà.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Ah ! mon dieu ! qu'est-ce que c'est que cela ?

JUSTINE.

C'est Robert.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

C'est donc Robert, chef de brigands.

ROBERT.

Non pas, monsieur de la Jobardière; on a fait son devoir bravement; mais il n'y a eu ni vol, ni pillage.

Air du comte Ory.

Pendant c'te latt' meurtrière  
 C'est qu'nous n'étions pas absens,  
 Et sur la classe ouvrière  
 N'faut plus qu'on fass' de cancaus.  
 Si pour l'or qu'on y dépense  
 L'quartier d'Antin est-cité,  
 L'faubourg Saint-Marceau, je pense,  
 Le s'ra pour sa probité.  
 Dans c'te noble entreprise,  
 Telle était notr' devise:  
 J'tap' partout, je n'prends rien,  
 Je suis fauhourien.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

D'où venez-vous, ainsi fait ?

ROBERT.

De me battre.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

De te battre ! Un petit poltron qui avait peur des revenans, de son ombre, de...

ROBERT.

Oui, c'est vrai; mais il y a des occasions où l'on n'a peur de rien, et ces deux pistolets-là ont fait feu, je vous en réponds.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Est-ce qu'ils sont chargés? Otez cela d'ici; j'ai peur des armes à feu.

ROBERT.

Ah! pardon, madame, je n'y pensais pas; je vais les décharger.

( Il les tire par la fenêtre. )

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Ah! mon dieu, au secours! je suis morte.  
( Elle s'évanouit et tombe dans les bras de M. de la Jobardière. )

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Des sels!... frottez-lui les tempes, frappez-lui dans les mains!... Petit malheureux, tu me réponds de ses jours!

ROBERT.

Excusez, monsieur de la Jobardière, c'est que quand on est en train...

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Tu as bu.

ROBERT.

Rien que de l'abondance pendant trois jours.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Mais d'où viens-tu encore une fois?

ROBERT.

D'avec les autres. Dieu! je suis-t'y content de m'être mis avec le peuple! C'est que le peuple a été admirable!

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Qui est-ce qui dit ça?

ROBERT.

Tout le monde! Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé? Je vais vous le conter.

Air d'Azémia.

Un peuple qu'on rendait esclave  
Avec honneur s'est révolté;  
Il a montré qu'il était brave  
Quand il s'agissait d'liberté.  
Pour peu comptant sa vie,  
Et pour tout la patrie,  
On a dit nous mourrons,  
Ou nous vaincrons,  
Chacun de nous marche à la gloire  
Avec de jeunes généraux;  
Et soldats nouveaux,  
Gaîment nous courons  
Malgré les canons.

On voit dans nos rangs  
Des femm's, des enfans ;  
Quelques vieux soldats  
Nous prêtent leurs bras.  
Nous enfonçons hommes, chevaux...

Le feu continue : celui qui tombe est remplacé par un autre ; l'indignation double le courage : on enfonce un poste, on repousse un régiment ; les barricades servent de redoute, les maisons de forteresses. Bientôt tout est chassé, vaincu, le peuple est maître de Paris. On s'écrie alors :

Victoire! victoire!  
Et l'on r'prend ses travaux.

et je viens frotter votre appartement.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Comment, tu t'es battu ?

ROBERT.

Il le fallait bien.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Contre des troupes réglées ?

ROBERT.

Oui, M. de la Jobardière.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Et vous avez été vainqueurs ?

ROBERT.

Comme j'ai l'honneur de vous le dire.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Mais vous n'aviez point de tactique.

ROBERT.

Nous avions du courage.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Point de discipline.

ROBERT.

Nous avions le bon droit.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Point d'uniformes.

ROBERT.

Air du vaudeville de l'Anonyme.

Est-ce l'habit qui fait le militaire ?  
A la parade, on sait bien que ça sert :  
Mais l'uniforme était peu nécessaire,  
Et nos poitrin's étaient à découvert.

Les Parisiens savaient bien se reconnaître,  
 Sur l'front d'chacun on lisait son honneur,  
 Et l'ouvrier a su faire paraître  
 Que sous un' veste on peut avoir du cœur.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Je n'en reviens pas : . . . que des hommes du peuple . . .

ROBERT.

Arrêtez, M. de la Jobardière.

Air de Julie.

Croyez-vous me dire une injure,  
 Moi j'la prends pour un compliment.  
 Je ne chang'rais pas, je vous jure,  
 Ma position en ce moment.  
 J'vois ben quelle idée est la vôtre ;  
 Mais j'vous l'dis malgré vot' grand air,  
 D'être homm' du peuple on peut être fier  
 Chez un peuple comme le nôtre.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Je rêve encore, je ne suis pas bien réveillé . . . Ma tête  
 n'est pas dans son assiette ordinaire. Justine, allez bien vite  
 me chercher mon médecin.

JUSTINE.

Votre médecin, monsieur ? tenez, je l'entends lui-même.

## SCÈNE VI.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE, M. DE LA JOBARDIÈRE,  
 M. BOURGEOIS, en capitaine de la Garde nationale,  
 JUSTINE, ROBERT.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Arrivez, M. le docteur ; j'ai besoin d'une ordonnance.

BOURGEOIS.

Ne parlons pas d'ordonnances dans ce moment-ci.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Que vois-je !

BOURGEOIS.

Comment, M. de la Jobardière, vous ne me reconnaissez pas ?

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que vous n'êtes plus  
 médecin ?

**BOURGEOIS.**

Si fait ; mais je cumule : je suis capitaine de la garde nationale, et je reviens du combat.

**M. DE LA JOBARDIÈRE.**

Je n'en reviens pas. . . Vous, militaire !

**BOURGEOIS.**

**AIR :** Il n'est pas temps de nous quitter.

Oui, mon ami, je suis soldat  
Le jour où je puis être utile ;  
Et le lendemain du combat  
Je suis citoyen de la ville.  
Connaissez notre régiment,  
L'ordre est son seul cri de victoire,  
L'honneur est notre engagement  
Et notre solde un peu de gloire.

**M. DE LA JOBARDIÈRE.**

Mais, mon cher docteur, la garde nationale a été supprimée par l'ordonnance de 1827.

**BOURGEOIS.**

Elle s'est réorganisée d'elle-même, le 28 juillet 1830.

**M. DE LA JOBARDIÈRE.**

D'elle-même ?

**ROBERT.**

Pour se joindre au peuple.

**MADAME DE LA JOBARDIÈRE.**

Mon ami, voilà qui passe l'imagination.

**BOURGEOIS.**

Vous en verrez bien d'autres !

## SCENE VII.

**LES MÊMES, AMÉLIE, avec une ceinture tricolore.**

**AMÉLIE, entre M. et madame de la Jobardière.**

Mon père, je viens vous souhaiter le bonjour (*elle l'embrasse*). Ma mère...

**M. DE LA JOBARDIÈRE.**

Que vois-je ! ma fille avec une ceinture tricolore !

**MADAME DE LA JOBARDIÈRE.**

Je vais de surprise en surprise.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Malheureuse enfant, tu portes ces couleurs proscrites !  
Tu vas faire mettre ton père à Vincennes.

AMÉLIE.

Ne craignez rien, mon père, tout le monde les a reprises.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

AIR de la petite Gouvernante.

Se pourrait-il, France trop insensée !  
Je vais revoir la révolution.

BOURGEOIS.

Ne craignez rien, une seule pensée  
Guide aujourd'hui toute la nation.  
Au même but je la vois ramenée.  
Tous sont unis, et ce n'est pas par peur  
Que l'on a pu voir dans cette journée  
Beaucoup de gens qui changeaient de couleur.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Pouvez-vous m'expliquer...

BOURGEOIS.

L'emblème que présentent ces couleurs ? oui, monsieur.

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

Dans cette union tutélaire  
Voyez un gage de succès.  
Le rouge a l'éclat de la guerre ;  
Il guide au combat les Français.  
Le blanc retrace l'innocence ;  
Le bleu, symbole d'un ciel pur,  
Nous annonce par son azur  
Qu'il n'est plus d'orages en France.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Voilà des changemens auxquels je ne puis croire !

BOURGEOIS.

Écoutez-moi, M. de la Jobardière ; il faut vous avouer  
le fait : il y a eu en France une immense révolution : mais  
pendant qu'elle s'est opérée, vous avez dormi.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

J'ai dormi !

BOURGEOIS.

Connaissant votre caractère, vos principes ; voyant votre  
joie inconsidérée quand les ordonnances ont paru, j'ai  
tremblé pour vous, j'ai voulu vous sauver ; et, profitant

des connaissances de mon art, je vous ai préparé un breuvage soporifique, que vous avez partagé avec madame de la Jobardière.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Alors, je suis un nouvel Épiménide, et j'ai dormi au moins cent ans!

BOURGEOIS.

Moins que cela.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Un demi-siècle?

BOURGEOIS.

Pas du tout.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Pour voir tant de changemens incompréhensibles, un bouleversement si complet, il a fallu dix ans!

BOURGEOIS.

Non.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Cinq ans?

BOURGEOIS.

Non.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Alors, monsieur, ce sont au moins les cent jours!

BOURGEOIS.

Non, monsieur, ce sont les trois jours!

M. ET MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Trois jours!

BOURGEOIS.

Ce temps a suffi pour tout renverser et tout relever.

Air du vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.

Venger la plus belle des causes,  
Combattre, vaincre à l'impromptu,  
Si peu de temps et tant de choses,  
Cela ne s'était jamais vu.

ROBERT.

Tout détruire et r'construire si vite,  
Pour un pareille opération,  
J'espère que le peuple mérite  
Un fier brevet d'invention.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Mon ami, je veux aller par la ville voir tout cela moi-même, et je vous en rendrai compte. Que l'on mette mes chevaux.

ROBERT.

Madame, votre voiture ne pourra guère marcher dans Paris, à cause des barricades.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Comment, je suis barricadée ! Eh bien ! j'irai à pied. Je passerai chez mon cousin le vicomte de Beauvallon : il me donnera des nouvelles certaines ; c'est un homme qui pense très bien.

BOURGEOIS.

Il est en faction dans ce moment au poste que je commande.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

En faction, un vicomte !

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Et commandé par un simple bourgeois !

BOURGEOIS.

AIR du Verre.

Madame, c'est l'ordre du jour :  
 Dans la garde nationale  
 Nous sommes élus tour à tour  
 Et sans intrigue et sans cabale.

ROBERT.

C' n'est pas comme ailleurs ben souvent :  
 Et dans cette troupe d'élite  
 On ne met jamais en avant  
 Que le talent et le mérite.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Puisqu'il faut aller à pied, M. le capitaine, vous m'offrirez votre bras ; je vais faire ma toilette et aller avec vous (*soupirant.*) au corps de garde. (*Elle sort.*)

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Ma femme au corps de garde !...

BOURGEOIS, *d. M. de la Jobardière.*

Soyez tranquille, monsieur, il ne lui arrivera rien. Tout est déjà dans l'ordre le plus parfait.

ROBERT.

Et ça marchera de mieux en mieux.

BOURGEOIS.

Oui, mes amis.

AIR des jolis Soldats.

Ah ! comm' ça va ! (*ter.*)  
 Ayons espérance

Et confiance.

Ah ! comm' ça va ! (ter.)

Partout le bon ordre renaîtra.

On écrira comme l'on pense.

ROBERT.

On pensera comme on voudra.

JUSTINE.

On verra naître l'abondance.

AMÉLIE.

Le commerce fleurira.

ROBERT.

On sera libre sans licence.

BOURGEOIS.

On choisira son député :

Plus jamais d'étrangers en France.

ROBERT.

La Charte est un' vérité.

TOUS.

Ah ! comm' ça va ! etc.

## SCENE VIII.

M. DE LA JOBARDIÈRE, *seul.*

Il faut que je m'habille aussi, et que j'aie savoir par moi-même ce qui se passe dans la capitale. Holà, quel-qu'un !... Saint-Jean... (*Saint-Jean paraît avec un sabre de cavalerie à son côté.*) mon valet avec des armes ! voulez-vous quitter ce grand vilain sabre !

SAINT-JEAN.

Je ne quitte pas mes armes.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Allons, passez-moi mon habit... (*Il parle tout seul en s'habillant.*) Il est impossible qu'un ramas de factieux, qu'une poignée de séditieux ait fait trembler le noble faubourg, moi qui les ai vus tous il y a trois jours... J'ai passé la soirée avec une Excellence ; tout en jouant à l'écarté, je lui développais ma politique, il ne me répondait que *Goddem...* (*à Saint-Jean.*) fais-moi passer la manche... Nous nous entendions bien, et je ne conçois pas qu'ils aient pu perdre la partie. Ah si je n'avais pas dormi !

## SCENE IX.

M. DE LA JOBARDIÈRE, DESGRÈS.

DESGRÈS, *chantant en dehors.*Honneur au vainqueur!  
Honneur au paveur!*(Il ouvre la porte.)**Liberté, libertas... ouvre ta porte ou je la casse...*

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Quel est ce manant ?

DESGRÈS.

Pardon, excuse, notre bourgeois ; c'est que je ne suis pas venu ici depuis la dernière fois, et que j'ai oublié quelque chose : c'est ma demoiselle que j'ai laissée dans un coin de vot' cour, et j'en suis bien inquiet.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

N'ayez aucune peur pour votre demoiselle, si elle est chez moi elle est en sûreté.

DESGRÈS.

C'est que j'ai peur que quelqu'un ne s'en soit emparé...

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Pourquoi la laissez-vous seule courir les rues ?

DESGRÈS.

Elle y est habituée.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Il fallait emmener votre demoiselle avec vous.

DESGRÈS.

C'est bientôt dit... mais le poids... elle n'est pas légère... Vous n'en trouveriez pas une aussi lourde dans tout Paris !

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Il paraît que c'est une demoiselle dans le genre de ma femme !

DESGRÈS.

C'est égal... si on me l'a prise pour servir la patrie, un confrère m'en prêtera une, vu qu'à présent il faut rétablir la circulation, ça va faire de l'ouvrage.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Ah! ça, mon cher! quelle espèce d'homme êtes-vous donc ?

DESGRÈS.

Vous ne me reconnaissez donc pas... Desgrès... c'est moi qui suis votre paveur, et qui ai dépavé toute votre cour...

*[Signature]*

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Dépravé ma cour! vous avez bien travaillé.

DESGRÈS.

N'est-ce pas que nous avons bien travaillé? mais ce n'est pas tout:

AIR : Puisque tout le monde s'en mêle.

Pour la défense de Paris  
 Les tonneaux servaient de barricades;  
 Des arbr' on f'sait des abattis  
 Pour abriter les fusillades.  
 Tout ça me semblait prudent,  
 Mais ce que j'trouve étonnant,  
 C'est que soient précisément  
 Les amis des lumières  
 Qu'aient cassé tous les réverbères.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Vous me direz peut-être, monsieur, ce que vous venez faire chez moi.

DESGRÈS.

J viens savoir des nouvelles de mon garçon.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Et tout à l'heure c'était votre demoiselle!

DESGRÈS.

C'est l'un et l'autre. Mon fils c'est Robert.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Cet éner gumène!

DESGRÈS.

Il est point éner gumène, il est frotteur, lui z'et moi nous avons sauvé la République.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Vous voulez dire le royaume.

DESGRÈS.

La République, j'y tiens, M. de la Jobardièrè... vous êtes riche, je n'ai pas le sou; vous n'avez pas beaucoup d'esprit, je n'en ai pas du tout, mais nous sommes égaux... *égalité, égalitas*, tout l'monde peut arriver aux places; nous ne voulons plus de gérontocratie.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Qu'est-ce que vous voulez dire par ce mot-là?

DESGRÈS.

Je n'en sais rien; je l'ai lu dans le journal, et ils disent que les prolétaires...

M. DE LA JOBARDIÈRE.

C'est vous qui êtes un prolétaire.

DESGRÈS.

Je n'en sais rien, tout ce que je sais c'est que je me battais pour la justice; pourquoi qu'ils ont cassé la loi!

## SCENE X.

DESGRÈS, EUGÈNE, M. DE LA JOBARDIÈRE,  
AMÉLIE, JUSTINE.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Il faut que je fasse jeter ce malotru par les fenêtres. Julien, Lafleur! Ah! voilà ma fille, elle n'est pas seule! comment, M. Eugène, vous osez vous représenter devant moi.

EUGÈNE.

Qu'ai-je fait, monsieur, pour mériter votre colère?

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Monsieur, je n'ai point de colère, mais j'ai des principes.

DESGRÈS.

Est-ce que c'est l'amoureux de votre fille, dites donc?

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Laissez-moi tranquille, vous.

AMÉLIE.

Mon père!

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Taisez-vous.

EUGÈNE.

Monsieur!

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Silence.

DESGRÈS.

Mais s'ils s'aiment, ces enfants.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Paix.

JUSTINE.

Mais enfin, monsieur...

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Au diable.

EUGÈNE.

Vous ne me permettez même pas de m'expliquer.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

C'est inutile; depuis trois cents ans mes aïeux ont porté

l'épée, et jamais un étudiant en droit n'entrera dans ma famille. Voilà mon *ultimatum*.

DESGRÈS.

Volonté, *voluntas* ! le papa est-il cocasse !

M. DE LA JOBARDIÈRE.

C'est en faisant craindre son pouvoir qu'on le fait respecter. Je suis roi dans ma famille.

EUGÈNE.

Ah, monsieur !

AIR : Romance de Ketly.

Est-ce avec la sévérité  
Que l'on obtient l'obéissance ?  
Par l'abus de l'autorité  
On provoque la résistance.  
Lorsque l'on propose une loi,  
La faire aimer est nécessaire.  
Si l'on dit qu'un père est un roi,  
C'est qu'un roi doit être un bon père.

DESGRÈS.

C'est tapé, ça, bravo !

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Monsieur, je vous l'ai dit et je vous le redis, les de la Jobardièrre ne s'uniront jamais qu'à de la noblesse d'épée.

EUGÈNE.

En ce cas, monsieur, je me retire.

(*Il sort.*)

DESGRÈS.

Allons, vous êtes un absolutif!...

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Et vous, Justine, conduisez ma fille chez madame Tartuffi, la maîtresse de pension qui loge au bout de mon jardin. Elle y restera jusqu'à nouvel ordre !

(*Elles sortent.*)

## SCENE XI.

DESGRÈS, ROBERT, M. DE LA JOBARDIÈRE.

DESGRÈS.

Tiens, v'là mon gamin.

ROBERT.

Mon père, que je vous embrasse !

M. DE LA JOBARDIÈRE, *s'asseyant.*

A l'autre! Quelle société je reçois ici.

ROBERT.

J'étais inquiet de vous. Je savais que vous aviez été au pont de Sèvres.

DESGRÈS.

Oui, que j'y étais au pont de Sèvres! au moment le plus chaud... J'y ai pris trois canons.

ROBERT.

A vous seul?

DESGRÈS.

Non, avec deux amis, chez le marchand de vin du coin du pont.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Quel mauvais ton!

DESGRÈS.

Quant à toi, mon fils, j'ai eu de tes nouvelles.

AIR de la bonne aventure.

Tu n'as pas suivi, vaurien,  
L'avis d'la prudence,  
Et du frotteur parisien  
On cite la vaillance;  
On dit que tu n'boudais pas  
Au milieu d'tous ces combats,  
Et qu'en un mot tu les as  
Frottés d'importance.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Les voilà établis chez moi; pas moyen de s'en débar-rasser.

ROBERT.

Mon père, il n'est plus question de cela, tout est pacifié, tranquille,... excepté mon cœur qui bat la générale.

DESGRÈS.

Pour qui qu'il bat?

ROBERT.

Vous allez le voir. Venez, mamezelle Justine.

## SCENE XII.

LES MÊMES, JUSTINE.

ROBERT, *la lui présentant.*

Mon père, vous la voyez, n'est-ce pas? Eh bien! ell' me convient depuis deux ans.

DESGRÈS, *à Justine.*

Et vous convient-il?

JUSTINE.

Il m'e convient de la même époque.

DESGRÈS.

Eh bien! alors tout est convenu?

ROBERT.

Non, mon père, rien n'est convenu, si ça ne vous convient pas.

JUSTINE.

Nous ne voulons rien faire sans vous.

DESGRÈS.

Vous les entendez, monsieur l'absolutif. (*d Robert.*) Mais, mon fils, t'es major, t'as tes vingt-cinq ans, t'es un homme libre.

ROBERT.

Il n'y a pas d'âge qui dispense de ce qu'on doit à son père!

M. DE LA JOBARDIÈRE, *se levant.*

Mais tout à l'heure tu étais indépendant.

ROBERT.

J'étais indépendant parce que j'étais dans mon droit; mais faut de l'ordre.

AIR : *Epoux imprudent.*

Un' justic' naturell' m'éclaire.

(*Mettant la main sur son cœur.*)

Il est un' loi qui me dit là :

Ce que tu feras pour ton père

Pour toi quelque jour on le fera. (*bis.*)

Avant d'épouser cell' que j'aime,

J'viens vous d'mander vot' consent'ment,

Et je me montre obéissant.

Pour que mes epfans l' soient de même.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Où as-tu appris tout cela?

ROBERT.

A l'enseignement mutuel.

DESGRÈS, à M. de la Jobardière.

Eh bien ! monsieur, c'est-y penser, ça... Vous le voyez, il faut laisser les enfans libres afin qu'ils nous obéissent. Mon fils... ma fille, viens dans mes bras.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Ils n'ont pas le sens commun.

## SCENE XIII.

LE MÊMES, MADAME DE LA JOBARDIÈRE, arrivant aussi vite qu'elle peut ; elle a une cocarde tricolore sur le sein gauche.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE, près de son mari.

Me voilà ! me voilà.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Qu'avez-vous, madame de la Jobardière ?

MADAME DE LA JOBARDIÈRE, soufflant.

Je suis tout essoufflée.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Que vois-je ?... La cocarde tricolore sur votre sein ?

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Ditès sur mon cœur!... Eh bien ! mon ami, c'est la vérité, la révolution a eu lieu.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

La révolution !

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Oui : je viens de voir le vicomte de Beauvallon ; il montait sa garde avec des hommes en veste, en blouse, en chemise, mais beaucoup meilleure compagnie que je ne l'aurais cru. Il n'y avait pas de chaise dans le corps de garde, ils m'ont offert de m'asseoir sur la grosse caisse.

ROBERT.

Et vous ne l'avez pas enfoncée ?

M. DE LA JOBARDIÈRE.

C'est inconcevable ! et tout est fini, tout est tranquille ?

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Absolument.

*(Ici on entend une détonation comme une fusillade.)*

TOUS.

Qu'est-ce que c'est que ça !

*(Seconde détonation.)*

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Je me meurs... (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

DESGRÈS.

Ce n'est pas fini, mon fils...

ROBERT.

Mon père, aux armes!... Aux armes!...

DESGRÈS, ROBERT, JUSTINE.

Air de Wallace.

L'amour de la patrie  
Enflamme tous les cœurs.  
Cette mère chérie  
Aura des défenseurs.

(*Ils sortent tous, à l'exception de monsieur et de madame de la Jobardière.*)

## SCENE XIV.

M. ET MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Je me doutais bien que nous n'avions pas pu céder aussi promptement!

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Mon ami, allons nous cacher... (*à son mari qui se dispose à sortir.*) Eh bien! que faites-vous?... Où allez-vous?...

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Je vais prendre mon épée... Le canon m'appelle... Je ne peux pas être sourd.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Je vous connais, vous n'êtes pas adroit, vous allez vous blesser.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Ma présence suffira pour faire fuir cette canaille.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Où est donc mon chien Palafox? Palafox! vous n'irez pas, je vous sauverai tous les deux. (*Elle l'arrête par son habit.*)

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Madame, ne me retenez pas, j'irai.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Vous n'irez pas... Palafox... Cruel homme!  
(*Madame de la Jobardière lâche le pan de l'habit de son mari et tombe dans un fauteuil.*)

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Quoi!... Vous ne me retenez donc plus, madame...

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Les forces me manquent.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Eh bien! je cède au cri de la nature... Où te proposes-tu de te cacher?

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Dans la cave.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Dans la cave!... Le devoir, l'honneur m'ordonnent de t'y suivre... (*On entend une décharge de mousqueterie.*) Dépêchons-nous.

## SCENE XV.

JUSTINE, PLUSIEURS JEUNES FILLES, AMÉLIE,  
M. ET MADAME DE LA JOBARDIÈRE,

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Air de la Muette de Portici.

Ayez pitié d'une troupe tremblante,  
Entendez-vous les fusils, le canon?  
Notre maîtresse, hélas! par trop prudente,  
Vient de quitter soudain la pension.

## SCENE XVI.

JUSTINE, ROBERT, DESGRÈS, BOURGEOIS, AMÉLIE,  
M. ET MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

DESGRÈS.

C'était une fausse alerte.

BOURGEOIS.

Ne craignez rien, le bruit que vous avez entendu était celui d'un feu de réjouissances.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Ce n'était donc pas le canon?

ROBERT.

Non, c'étaient des pétards.

DESGRÈS.

Des artichaux.

BOURGEOIS.

On célèbre l'élection du nouveau roi.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Du nouveau roi!...

BOURGEOIS.

Le général Lafayette vient de le présenter au peuple; si vous aviez vu, quel tableau!...

AIR : Un jeune Grec (de Blanchard).

A la chambre des députés

Tous deux ils viennent de se rendre :

Ce Nestor de nos libertés

Disait en route, à qui voulait l'entendre :

C'est d'Orléans; choisissez celui-là.

Je vous réponds de sa vertu civique :

Vos trois couleurs il les porta.

En vous donnant un roi comme cela,

C'est la meilleure république.

DESGRÈS.

Du moment que c'est une république, vive le roi!

BOURGEOIS.

Il a aussi versé son sang pour la patrie, il était à Jemmapes.

DESGRÈS.

Eh ben! moi, j'étais à Fleurus.

BOURGEOIS.

Ce n'est pas tout, monsieur le marquis, sa majesté désire vous voir.

M. DE LA JOBARDIÈRE, *enthousiasmé*.

Vive le roi! Ma femme, prête-moi ta cocarde.

BOURGEOIS.

Et vous allez lui être présenté par quelqu'un dont il désire que vous fassiez votre gendre.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Je n'ai rien à refuser à un roi quelconque.

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Et quel est cet homme pour prétendre...

BOURGEOIS.

C'est un jeune capitaine décoré.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Un capitaine! à la bonne heure!

AMÉLIE.

Mon père, je n'épouserai jamais qu'Eugène.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Taisez-vous, mademoiselle; quand le roi veut bien vous marier lui-même...

AMÉLIE.

Ça m'est égal, il n'a pas le droit de tyranniser mon cœur.

BOURGEOIS.

Calmez vous, mademoiselle, et fiez-vous à moi. Vous savez que la garde nationale est faite pour ramener la paix dans l'intérieur... Venez, venez, mon ami.

## SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, EUGÈNE, *en uniforme.*

TOUS.

Eugène !...

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Eugène ! comment se fait-il ?...

EUGÈNE.

AIR : Le canon de Navarin,  
*Ou Connaissez mieux le grand Eugène.*

Le vieux général Lafayette,  
Témoin de mes jeunes succès,  
M'a dit : Reçois cette épaulette,  
Et désormais sers le roi des Français.  
Si tu vois quelque croix donnée  
Pour Montmirail, pour Austerlitz,  
Sois fier et dis : Pour moi je l'ai gagnée  
A la bataille de Paris.

BOURGEOIS.

La France reconnaît S. M. Louis-Philippe I<sup>er</sup>, et Vincennes vient d'ouvrir ses portes...

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Madame de la Jobardière, puisque la citadelle de Vincennes s'est rendue...

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Je me rends... Cependant nous allons un peu vite.

ROBERT.

Comme la révolution.

BOURGEOIS.

AIR des bonnes Gens.

De cette effervescence  
Chacun craignait les effets ;

Mais notre expérience  
 Nous a sauvés des excès.  
 Quelle conduite plus belle  
 Dans ces dangereux instans!

ROBERT.

La révolution nouvelle  
 Est cell' des honnêtes gens.

( *On entend un grand bruit en dehors au fond du théâtre.* )

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Encore du bruit : serait-ce une émeute populaire! Ce  
 diable de peuple, quand il est en train...

DESCRÈS, *qui a été voir.*

C'est une députation qui demande à entrer.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Une députation! ouvrez les trois portes... Oh! oh! c'est  
 du tiers-état ..

## SCENE XVIII.

TOUS LES AMIS DE ROBERT, HOMMES ET FEMMES DU  
 PEUPLE, *portant deux drapeaux tricolores.*

CHŒUR.

Air de la Parisienne.

En avant, marchons  
 Contre feurs canons,  
 A travers le fer, le feu des bataillons  
 Courons à la victoire.

UN HOMME DU PEUPLE.

Robert, nous venons te chercher. Tu sais que le Roi a  
 dit qu'il y aurait des croix pour le peuple comme pour les  
 autres.

ROBERT.

Qui ça, les autres?

EUGÈNE.

Les élèves de l'école polytechnique.

ROBERT.

Ils ont refusé!...

EUGÈNE.

C'est vrai.

Air : Ami, crois-moi, défendre sa patrie.

Ah! quel beau jour pour nous se lève!  
 Jusqu'à présent on avait cru prouver  
 Que l'égalité n'est qu'un rêve.  
 Voyez pourtant ce qui vient d'arriver :

Ces jeunes gens, de l'honneur seul esclaves,  
Se sont conduits en vrais héros.  
On leur a dit : Nommez-nous les plus braves,  
Ils se sont trouvés tous *égaux*.

ROBERT.

V'là un bel exemple, je veux le suivre.

DESCRÈS.

T'as raison, mon fils, fais comme les élèves de l'école  
politique.

M. DE LA JOBARDIÈRE.

Polytechnique... Imbécile !

DESCRÈS.

Merci, notre bourgeois. Vive l'école polytechnique !

MADAME DE LA JOBARDIÈRE.

Si ces messieurs voulaient prendre quelques rafraichis-  
sements !...

TOUS.

Adopté.

DESCRÈS.

Unanimité, *unanimitas*, le petit verre et la demi-tasse.

## VAUDEVILLE.

AIR du Dilettante d'Avignon.

BOURGEOIS.

Vive ! vive notre France !  
Pour les arts et la vaillance,  
La gloire et l'indépendance,  
Vive ! vive notre France !

CHOEUR.

Vive ! vive notre France ! etc.

EUGÈNE.

Liberté sans licence,  
La justice égale pour tous,  
Désormais la puissance  
Va tenir sa force de nous.

BOURGEOIS.

Le peuple cette fois  
En paix jouira de ses droits.  
Plus d'abus clandestins,  
De cafards ni d'ignorantins.

TOUS.

Vive ! vive notre France ! etc.

20 JJ 63

FIN.